

Terrain

Anthropologie & sciences humaines

73 | 2020
Homo diplomaticus

La diplomatie du durian

La survie d'un village de déplacés à Bornéo [récit]



LIANA CHUA

Traduction de Christine LANGLOIS

p. 146-163

<https://doi.org/10.4000/terrain.20408>

Cet article est une traduction de :

Durian diplomacies [en]

Résumé

Qu'arrive-t-il à un village qui a été détruit et dont l'État refuse de reconnaître la nouvelle incarnation ? Ce récit explore les stratégies diplomatiques mises en place par une communauté de Bornéo déplacée afin de se créer un futur vivable sur son nouveau lieu de vie. Elle établit pour cela des relations et des alliances avec des acteurs non gouvernementaux. Liana Chua retrace la manière dont les habitants ont utilisé diverses entités non humaines en tant qu'ambassadeurs qui à la fois représentent leur nouveau village et développent la possibilité pour les villageois de s'engager avec le reste du monde. De tels processus diplomatiques aident également les villageois à définir les contours et l'identité de ce nouveau village, en leur permettant – en conversant avec d'autres – de se représenter ce qu'il est et ce qu'il pourrait devenir.

Entrées d'index

Mot-clé : inondation, écotourisme, durian, village, reconversion

Texte intégral





Afficher l'image

- 1 Des plants de bananes robustes, baignés de soleil, bruissant dans la brise chaude, bordaient un côté du chemin étroit sur lequel nous descendions. De l'autre côté, de jeunes durians essayaient de croître sur ce terrain pentu, leurs feuilles élancées et cirées se déployant dans toutes les directions. De temps à autre, Roy s'arrêtait pour signaler quel arbre durian était de provenance locale et lequel était un Musang King – une variété prisée et de plus en plus chère de ce fruit hérissé fort recherché par les citadins, dans le cadre d'un nouveau marché chinois en plein développement. Il y a quatre ans, avec d'autres membres du village – des indigènes bidayuh vivant dans les collines boisées de Sarawak, Bornéo –, il avait planté une centaine d'arbres Musang King en rangs soigneusement calibrés le long de cette pente raide. L'investissement initial provenait d'un entrepreneur malais chinois (*tokway*), qui espérait vendre ensuite les fruits pour un bon prix. Bien sûr, expliqua Roy, les durians seraient beaucoup plus gros si on donnait de l'engrais aux arbres, mais ce *tokway* voulait qu'ils soient biologiques, plus petits, plus parfumés et plus chers.
- 2 Alors que le terrain s'aplanissait, nous avons tourné à droite, débouchant sur une clairière abritée bordée de grands bambous et de bananiers. Le site me semblait inexplicablement familier ; sa tranquillité et son humidité de cocon me transportaient à l'époque où j'enquêtai sur ce terrain une dizaine d'années auparavant. « C'est notre pépinière de durians », m'expliqua Roy, désignant plus de deux cents plants en pot, regroupés sous des abris sommaires. « Ils sont tous locaux, pas encore mariés (*bayuh kahwin*, greffés) au Musang King. Mais quand ils le seront, ils deviendront eux aussi des Musang King. » Nous nous assîmes tous les trois, rafraîchis par la brise, sur la plateforme de bambou surélevée (*tanju*). « C'est ici qu'était l'école », dit Nyang, la sœur de Roy, rompant le silence. « Mais c'est impossible à voir maintenant, tout a tellement poussé. »
- 3 Ma mémoire mentale et ma mémoire sensorielle travaillant tout à coup de concert, je réalisai alors pourquoi ce lieu m'avait semblé familier. Ici, derrière les bambous bruissants, on pouvait apercevoir les collines que j'avais contemplées à maintes reprises lorsque je me trouvais près de ce qui fut l'école primaire du village – un joli ensemble de bâtiments en bois entourant un grand terrain de jeu tout plat (qui servait aussi de lieu d'atterrissage pour les hélicoptères des médecins volants ou des politiciens de passage). On y voyait également la « cicatrice » caractéristique zébrant les collines surplombant le village et que j'utilisais pour m'orienter quand je marchais sans carte, GPS ou réception téléphonique. Mais en dessous de tout cela, non loin de l'endroit où nous étions assis, il n'y avait que de l'eau stagnante, immobile, on ne voyait plus que l'immensité d'un nouveau réservoir qui avait submergé la plus grande partie de l'ancien village de Roy et Nyang. On y apercevait une zone grise émergeant de la surface, le sommet des arbres et d'autres plantes qui avaient été noyées par le barrage, mais qui n'étaient pas encore tombés sous l'eau. Au milieu des années 2000, quatre petits villages bidayuh avaient été désignés pour être déplacés du fait de la construction d'un barrage destiné à augmenter l'apport d'eau à la capitale. On somma les mille habitants des communautés affectées de quitter leurs maisons, leurs terres et leurs cultures – toutes situées dans les collines, sans route pour y accéder – et de s'installer dans un lotissement d'État avec des maisons en béton modernes, de l'eau courante, de l'électricité, des écoles et des cliniques.
- 4 Ce déplacement entraîna bien sûr une transformation de leur mode de vie : c'était, dirent les politiciens et les fonctionnaires, l'occasion pour les villageois d'abandonner des moyens de subsistance arriérés basés sur la riziculture, d'avoir un salaire, d'être éduqués correctement et de devenir des citoyens modernes et productifs. Beaucoup de villageois sautèrent sur cette opportunité, d'autres furent plus ambivalents, mais

déménagèrent quand même, d'autant que les deux petites écoles du village allaient fermer et être reconstruites sur le nouveau site.

5 Toutefois, environ trente maisonnées, dont celle de Roy et Nyang, entreprirent une longue et difficile bataille juridique pour éviter de quitter les collines. Ils demandèrent la reconnaissance de leurs droits coutumiers sur les terres du haut de la colline, surplombant la zone devant être inondée par la construction du barrage. À cet endroit, ils bâtirent un nouveau village à partir de rien, sans l'accord de l'État, utilisant leurs arbres et des morceaux de bois récupérés sur leurs anciennes maisons. La procédure judiciaire s'étala sur plusieurs années, leur attirant à la fois admiration et opprobre et, localement, la réputation d'être « le groupe qui combat le gouvernement ». En 2014, contre toute attente, ils gagnèrent le procès, obligeant le gouvernement à reconnaître leurs droits sur les terres dominant le barrage.

6 En dépit de cette victoire, le gouvernement s'oppose toujours aujourd'hui à ce que les villageois continuent à vivre sur ce lieu. Animé par une vision développementaliste et moderniste, l'État sarawakian a du mal à comprendre l'existence d'un village comme celui-ci : construit au-dessus d'un vaste barrage, et pourtant centré sur une agriculture de subsistance, rejetant le confort moderne et les avantages du développement offerts par la ville nouvelle. De nos jours, le nouveau village n'est donc toujours pas reconnu officiellement, ne reçoit ni subventions ni financements publics, manque d'aménagements et d'infrastructures. L'école et la chapelle ont été déplacées, et des panneaux solaires et des conduites d'eau hors d'état de fonctionnement – autrefois gérés par l'État et apportés de l'ancien village – n'ont pas été remplacés. Les politiciens et les fonctionnaires tentent encore de convaincre les villageois de gagner la ville nouvelle pour leur propre bien. Mais la plupart des habitants sont restés, déterminés à se construire une nouvelle vie dans leur résidence proche de l'eau du réservoir.

7 Comment un petit et nouveau village peut-il survivre lorsqu'il ne possède ni reconnaissance ni ressources de la part de l'État ? À quels défis doit-il faire face pour survivre dans un monde qui est configuré pour en nier l'existence ? Et que peut-il devenir quand ses points d'ancrage sont détruits ou, dans le cas présent, avalés, par les eaux du barrage ?

8 Dans ce récit, j'examine quelques-unes des principales réponses des villageois face à cette situation difficile. Il leur a fallu imaginer et mettre en œuvre des formes particulières de diplomatie pour obtenir, en contournant le gouvernement, ce que ce dernier aurait dû et devrait, selon eux, leur fournir. Leurs efforts impliquaient de se faire entendre et d'établir des relations avec des structures privées, dont l'intérêt et le support pouvaient être obtenus dans le but de confirmer l'existence du nouveau village. Pendant que ces activités diplomatiques étaient menées par des êtres humains – et tout particulièrement par la famille de Roy et Nyang qui a joué un rôle essentiel dans le procès –, elles furent marquées de manière indélébile et rendues possibles par diverses entités, notamment des durians, des turbines hydro-électriques et le paysage environnant. Celles-ci jouèrent un rôle critique de médiateurs, représentant les villageois tout en augmentant leur capacité à se faire entendre du reste du monde. Dans ce processus, elles entraînèrent le nouveau village dans une multitude d'imaginaires qui, à leur tour, (re)définirent leur nouvelle identité collective et le sens de leur place dans le monde.

9 Considérons les jeunes arbres durians, pleins non pas encore de fruits mais de promesses de revenus pour l'achat d'habits, de médicaments, de commodités matérielles, de possibilités d'éducation et pour des projets générant de nouvelles sources d'argent. Le durian *tokway* fut introduit dans le village par leur avocat, qui continue à agir comme leur intermédiaire. Si tout va bien, le village sera bientôt en mesure d'exporter des durians biologiques de qualité supérieure dans le reste de la Malaisie, le sud-est asiatique et la Chine, récoltant enfin les bénéfices attendus. Dans ce réseau, les durians – qu'ils soient réels, imaginaires ou potentiels – sont au centre de la scène en tant qu'ambassadeurs mobiles traversant différents imaginaires et régimes de valeur¹. Pour soutenir l'intérêt et l'investissement vis-à-vis de ces fruits, les villageois doivent continuer à envoyer des spécimens et des photos de la pousse des arbres,

démonstrations du potentiel fructifère justifiant la mise initiale. Et, lorsqu'ils seront enfin récoltés, les durians seront envoyés dans le monde entier – par le *tokway* – en leur qualité de Musang King, s'intégrant ainsi à un réseau épicurien international lucratif qui apprécie leur saveur et leur texture. Cependant la qualité des fruits sera garantie par un autre imaginaire : celui d'un lointain village indigène montagneux où les arbres, soignés à la main et cultivés de manière biologique, produisent des récoltes petites mais de qualité supérieure, devenant ainsi des « éléments spatio-temporels détachés² ». Au cours de leur voyage, ils inaugurent des relations que les villageois humains ne pourraient pas mettre en place par leurs propres moyens et en deviennent les médiateurs.

10 À l'opposé, une autre entité non humaine – le récent paysage aquatique entourant le village – sert de médiateur, tout simplement par sa présence. Ces dernières années, les habitants ont façonné le réservoir et les collines (maintenant bizarrement tronquées) qui le surplombent en une sorte de paradis naturel afin de créer une industrie d'écotourisme. Profitant de la meilleure réception des téléphones portables dans le nouveau village et d'un accès plus facile – par bateau au lieu de quatre heures de marche à travers la jungle –, ils ont investi Facebook³ et certains sites internet d'agence de voyage, grâce à des photos séduisantes du lac de barrage, des chutes d'eau, de levers de soleil et de jungle luxuriante, ainsi que de touristes se prélassant sur des vérandas, empruntant des ponts de bambou, dégustant la nourriture et les boissons locales. Ils ont également construit une magnifique maison d'hôtes sur une colline surplombant le village et le réservoir, équipée d'une citerne d'eau et de toilettes assises. Jouant un peu le rôle d'ambassade, la maison d'hôtes est une zone de contact relativement sûre, où les touristes peuvent profiter de la brise, des vues et d'une couverture mobile plus ou moins décente sans les inconvénients des coupures d'eau et des toilettes à la turque habituelles. Le nouveau paysage aquatique a donc un rôle d'ambassadeur *in situ*, représentant et promouvant le village auprès du reste du monde. La circulation des images du réservoir et des collines nourrit une esthétique écotouristique plus large, globalement reconnaissable – évacuant les spécificités historiques et politiques et les remplaçant par les idéaux d'une nature vierge et de traditions indigènes. Comme les durians, ce paysage aquatique relève à la fois du réel et d'un idéal fictif. Et comme les durians, il participe à la mise en place d'un système économique modeste, mais qui permet au nouveau village de survivre en générant une source de revenu régulière et sécurisante.

11 Une troisième sorte de diplomatie, complémentaire, ne produit pas directement de revenus. Il s'agit d'une manière de nouer des alliances qui date d'avant le barrage, de « l'époque des Anglais » (*jaman british*, soit l'époque coloniale) quand les communautés indigènes présentaient des requêtes à l'État afin qu'on leur « donne » (*nyen*) de bonnes choses et fournisse de modestes mesures de progrès (*kemajuan*), comme la possibilité d'échanger des marchandises, de vendre leurs récoltes, ainsi que des soins médicaux et des écoles⁴. Après l'indépendance, une grande partie de ce travail bénévole a été repris par des organismes non gouvernementaux, surtout des institutions charitables et religieuses. Avant le déplacement, par exemple, les quatre villages recevaient régulièrement des vêtements, des médicaments et des soins dentaires du Sathya Baba Council, ainsi que des fonds pour la chapelle du village et les activités chrétiennes de la part de groupes anglicans et évangéliques. Ces relations, mises à mal par le barrage et le déplacement, ont refait surface et se sont développées ces dernières années grâce à Roy, Nyang et aux autres villageois. Forts de ces anciens engagements, les villageois se sont une fois encore tournés vers des individus et des organismes bien disposés à leur égard afin d'obtenir un confort minimum sur le nouveau site. Aujourd'hui, l'électricité dont ils disposent est produite par un micro-générateur hydroélectrique fourni par une organisation malaisienne. La nouvelle chapelle du village est construite pièce par pièce grâce aux donations d'une église charismatique, Sathya Sai Baba, d'un politicien local et d'autres soutiens – incluant une branche universitaire américaine de l'organisation Ingénieurs sans frontières qui, pour son projet d'été, a aidé à sa construction et a apporté des panneaux solaires pour le toit.

Pour conserver ces connexions, les villageois doivent pratiquer un autre genre de diplomatie – celle des nécessiteux, des démunis –, se présentant moins comme des cultivateurs efficaces de durians que comme des gens marginalisés et négligés par le gouvernement. Ici, des infrastructures comme les mini-turbines, les canalisations d'eau, la chapelle, les panneaux solaires ne sont pas utilisées comme des ambassadeurs, mais comme des médiateurs matériels d'une relation essentiellement humanitaire entre des bienfaiteurs et leurs bénéficiaires.

12 Pour de jeunes villageois comme Roy et Nyang, qui ne souhaitent pas continuer à pratiquer une agriculture de subsistance mais ne veulent pas pour autant quitter le village, ces diplomaties non officielles ouvrent des possibilités vitales pour leur survie. Elles permettent aux villageois de contourner le gouvernement et d'avoir des relations avec des personnes de l'extérieur relativement puissantes dont le soutien – qu'il soit ou non fortuit – leur permet de fixer les paramètres de l'existence actuelle et de l'identité du village. Qu'elles soient mobiles ou *in situ*, les entités non humaines jouent des rôles diplomatiques cruciaux en représentant, persuadant, promulguant, attestant, attirant, définissant. Leur capacité à le faire tient en partie à leurs possibilités matérielles, au goût et à la mobilité des durians, aux capacités des turbines à produire de l'électricité, à l'enchantement ressenti face aux levers de soleil et aux brises de la forêt. Mais ces possibilités non humaines sont elles-mêmes animées et ont du sens grâce à des imaginaires bien humains : des registres internationaux de goût et de qualité, des images romantiques de villages isolés et de peuples indigènes, des fantasmes d'écotouristes, des préoccupations humanitaires.

13 De tels imaginaires occupent un espace où des intérêts peuvent être représentés, des relations négociées et des réalités advenir. Ainsi la diplomatie qui se déroule ici est plus qu'humaine – mais ne réside pas dans des réseaux éphémères, mouvants, de « quasi-objets⁵ ». Les négociations diplomatiques sont plutôt sciemment menées entre personnes, avec des villageois utilisant des entités non-humaines comme des « indices » imaginatifs – des « choses » visibles, physiques, preuves de l'agentivité⁶ du village, de leur nouveau foyer, ses capacités, ses besoins, son existence même. De telles entités peuvent donc être considérées comme des extensions du village – des artefacts matériels et visibles que les villageois projettent à travers le temps et l'espace en tant que porte-parole et représentants.

14 À travers ces processus diplomatiques, les villageois peuvent affirmer, mais aussi plus pragmatiquement consolider, la légitimité du maintien de leur présence dans les collines. Dans un milieu politique extrêmement déséquilibré, où les agriculteurs sur brûlis sont souvent considérés comme des citoyens de seconde zone, de telles actions constituent une riposte provocatrice aux anciennes critiques sur leur action judiciaire. Pour ses habitants, le nouveau village n'est pas – comme l'impliquaient les critiques – une empreinte en creux, un vestige de leur village antérieur maintenant submergé, un site de résistance politique. Ils le considèrent plutôt comme un lieu des possibles qui est tout aussi viable que ses « modernes » homologues près de la route : une communauté qui subsiste certes, mais qui, néanmoins, pense à l'avenir et s'est engagée de manière entreprenante dans des opportunités et des réseaux internationaux. Les projets des villageois sont bien sûr risqués. Le mauvais temps peut perturber les itinéraires des voyageurs ou retarder la croissance des récoltes – comme ce fut le cas l'an dernier quand des vents exceptionnellement violents frappèrent de jeunes durians pendant la saison des fruits. Les humains sont eux aussi imprévisibles et ne répondent pas toujours de la manière attendue. Une entreprise naissante de gingembre et de légumes biologiques fut tuée dans l'œuf quand son initiateur se retira subitement. Certains touristes – surtout issus des classes moyennes citadines du sud-est asiatique – se plaignirent de la chaleur, des moustiques, du manque de confort et de ponctualité et menacèrent de laisser des comptes rendus négatifs sur la page Facebook des villageois. En riant, mes amis du village me dirent qu'un touriste avait demandé s'il allait y faire chaud tandis qu'un autre, goûtant un ananas local, avait demandé si on y avait ajouté du sucre. Ils réalisaient que certaines personnes n'avaient aucune idée de ce qu'était la vie dans un village. Des complications diplomatiques internes, que ne perçoivent pas les

gens de l'extérieur, peuvent également advenir dans le quotidien des villageois. La culture des durians, l'écotourisme et les projets de construction d'infrastructures sont largement menés et dirigés par la famille de Roy et Nyang qui a dépensé beaucoup de temps et d'énergie à persuader, organiser et négocier avec les autres villageois afin d'obtenir leur participation. Dans le principe, tous étaient d'accord sur la nécessité pour le village de prendre différentes initiatives pour le maintenir en vie. Les projets nouveaux demandent cependant plus de temps, de travail et de coordination que certaines maisonnées ne souhaitaient en dépenser. Les jeunes plants de durians et les écotouristes doivent être transportés et soignés, différemment selon les saisons. Il faut, pour mettre en marche les mini-moteurs hydroélectriques, construire de petits barrages et tout un réseau de tuyauteries. Par conséquent, quelques familles sont devenues de moins en moins désireuses de contribuer à tel ou tel projet. Certaines n'y travaillent plus, tandis que d'autres ont quitté le site principal pour se concentrer sur leurs fermes personnelles.

15 En plus de ces complications internes, émergent de nouvelles mobilités, qui, étant donné le caractère liminal du village, peuvent être ou non considérées comme des intrusions. Après une inondation par exemple, la population de poissons, d'habitude confinée aux rivières et aux torrents, a tant augmenté qu'elle a envahi le nouveau réservoir. Beaucoup d'habitants de la ville nouvelle se ruèrent vers leurs anciennes maisons, aujourd'hui submergées, avec des bateaux, des filets, des fusils et des poisons pour attraper des poissons à vendre en ville. Ils en capturèrent tant, m'a-t-on dit, qu'il n'en resta que fort peu pour ceux qui vivaient toujours dans les collines. Mais n'avaient-ils pas aussi le droit d'être là, de traverser le terrain jusqu'à leurs champs et vergers non submergés tout en pêchant des poissons en chemin ? Les villageois des collines avaient réparti leurs droits de pêche en accord avec les normes coutumières, mais ils ne savaient pas trop comment celles-ci s'appliquaient à ceux qui revenaient, un dilemme qui n'a pas encore été résolu.

16 Certaines petites victoires sont soulignées par les villageois. C'est avec un sourire ironique que Nyang m'a dit récemment que des niveaux alarmants de toxines avaient été découverts au milieu du réservoir. Des scientifiques de l'université étaient venus prélever des échantillons d'eau en différentes parties de la zone inondée et avaient trouvé des gaz empoisonnés provenant d'un des villages submergés. Sa famille faisait l'hypothèse qu'ils provenaient de vieilles batteries de panneaux solaires restées sur place avant la montée des eaux. Quoiqu'il en soit, il ne faisait aucun doute que les poissons attrapés dans cette partie du réservoir – bien loin de l'endroit où vivait cette famille – n'étaient pas comestibles. « Dis à tes amis [d'un autre village bidayuh proche de la ville] de ne pas acheter les poissons pêchés à cet endroit », me prévinrent-ils avec ce qui ressemblait à une grimace de satisfaction. Le passé, semblait-il, avait trouvé son propre moyen de se venger.

17 Les gaz toxiques et les poissons empoisonnés ne sont que quelques-uns des vestiges du passé qui hantent ce nouveau paysage aquatique. Certains sont plus visibles que d'autres. Jusqu'à il y a quelques années, la seule manière d'atteindre les villages affectés était de cheminer le long de toute une série de sentiers forestiers, souvent très raides et passant par d'instables ponts de bambou suspendus. De nos jours, ces chemins sont submergés, ne laissant pointer hors de l'eau calme et immobile du réservoir que la canopée des plus grands arbres et bambous. La plupart se sont lentement décomposés sous l'eau, devenant peu à peu d'un gris argenté avant de s'effondrer. Cette instabilité présente un risque constant pour les villageois. Naviguer sur le réservoir dans leurs bateaux nouvellement acquis implique souvent de zigzaguer autour de bois et de végétation flottants et de devoir éviter quelques surprises remontées à la surface. Ces arbres, encore sur pied ou en train de tomber, tristes rappels d'un passé révolu, déchirent brièvement l'illusion d'une nature vierge attirant dans cette région les écotouristes.

18 Parfois, mes connaissances évoquent les jours d'avant le barrage, d'avant la séparation des habitants du village. Bien qu'ils n'idéalisent pas totalement le passé, ils disent que les choses étaient mieux alors, plus « cool » (*madud*, plus saines, plus sûres)

et plus faciles. Le contraste n'est pas seulement temporel, mais aussi sensoriel, émotionnel, spatial et écologique. Après avoir disposé pour moi un mince matelas sur le sol lors de ma dernière visite, la mère de Nyang insista pour y ajouter une moustiquaire. Elle m'expliqua (à juste titre si j'en crois ma mémoire corporelle) que les insectes n'étaient pas vraiment gênants jusqu'à récemment mais que, maintenant, il y avait tous ces « foutus moustiques » (*prungang dem*) qui venaient les « manger » (*man*).

19 Déplacés physiquement de leurs anciennes maisons, exclus temporellement et politiquement des visées modernes du gouvernement, et à moitié sûrs seulement de ce qu'ils désirent, les villageois se retrouvent maintenant pris dans une phase expérimentale, essayant d'imaginer comment vivre le mieux possible dans le présent tout en élaborant un futur vivable. Le nouveau village est, pour eux comme pour le gouvernement, une source d'incertitudes : personne ne sait ce qu'il fera, à quoi il ressemblera, ce qu'il deviendra. En dépit de leurs relations tendues avec le pouvoir, les villageois sont des citoyens malaisiens engagés qui veulent une reconnaissance officielle des infrastructures, des services et des produits pour leurs cultures – par exemple, des engrais subventionnés. Ils désirent aussi être inclus et à parité avec les autres habitants du pays, ce qui, en effet, signifie ne pas être privés des aspects positifs du développement simplement parce qu'ils se sont écartés des plans de « modernisation ». Pour eux, les diplomaties-plus-qu'humaines ne sont pas que des stratégies utilitaires, mais aussi des façons d'affirmer leurs droits, en tant que citoyens, de vivre de la manière dont ils (et non l'État ou les autres Bidayuh) le souhaitent.

20 Faire du nouveau village un endroit vivable ne signifie pas sombrer dans la nostalgie ou s'agripper à tout prix à toute opportunité se présentant. Cela implique plutôt d'essayer de stabiliser le présent tout en étant aux prises avec un passé insistant et de multiples, et parfois conflictuels, futurs. Les durians, les chutes d'eau, les collines couronnées de nuages, les mini-turbines hydroélectriques et la chapelle en cours de construction sont tous des instruments dans la démarche de prospection diplomatique dirigée pour le moment vers un seul but : la sécurité et la viabilité du nouveau site. Mais ces processus diplomatiques obligent aussi les villageois à (re)configurer l'identité de leur foyer, à définir, lors d'échanges avec des partenaires non gouvernementaux et des imaginaires plus larges, ce qu'il est et ce qu'il pourrait devenir. Ayant largué les amarres de leur précédente incarnation matérielle, désavoués par l'État et navigant toujours entre de nombreuses possibilités économiques, il s'agit vraiment d'un village en devenir. La diplomatie peut en représenter certains aspects – notamment quand les relations se développent et que les initiatives portent leurs fruits –, mais elle contribue activement à (re)constituer ses contours, ses activités, ses rythmes et même sa démographie. Avant le barrage, les villageois étaient toujours essentiellement – comme le suggère leur ethnonyme – des gens de la terre (*bi*), de l'intérieur (*dayuh*), des agriculteurs sur brûlis qui avaient une confiance tranquille dans les dispositifs de l'État et les bénévoles extérieurs. Aujourd'hui, ils sont aussi devenus des gens de l'eau (pour ainsi dire), fendant habilement la surface du réservoir dans leurs nouveaux bateaux et utilisant leur site perché sur la colline pour devenir des entrepreneurs. Au départ celui de ceux « qui combattaient le gouvernement », le village est devenu avec le temps bien plus et a encore besoin d'aller plus loin. Toutefois, ce que cela implique exactement, personne ne le sait vraiment.

21 Ces transitions – sociales, spatiales, temporelles – sont encapsulées dans la pépinière de durians qui se trouve maintenant dans les ruines de l'ancienne école. Située entre le vieux village submergé et le nouveau village en haut de la colline, elle marie – pour utiliser le mot de Roy – les durians locaux avec d'autres, plus chics, importés, ressources provenant d'une vie passée et offrant des possibilités pour le futur, la perte se mêlant à l'espoir. Le jour où Roy et Nyang me conduisirent à cet endroit, ils prirent de nombreuses photos des jeunes arbres et des plants, tous destinés au *tokway* – rencontre de la diplomatie et de la responsabilité. Après nous être un peu attardés, nous sommes retournés sur nos pas, nous préparant à remonter la colline. C'est alors que je remarquai quelque chose : à l'endroit où le chemin se divisait, s'élevait le cadre rouillé d'un lit superposé, vestige du dortoir de l'école où dormaient pendant la semaine

les élèves d'un village voisin. Je ne l'avais manifestement pas aperçu avant. Souriant face à ma réaction de surprise, Roy grimpa sur le cadre, faisant semblant d'aller sur le lit du haut. « Emporte-le là-haut dans ta maison pour y dormir », dis-je en plaisantant. Roy rit : « Non, je vais l'emporter au *tanju*, et, désignant la pépinière, pour y faire la sieste quand j'y travaille ! » Mais ce n'était pas le jour pour cela. Sautant agilement du lit superposé, il nous rejoignit alors que nous grimpions la colline, évoquant l'avenir des durians.

Notes

1 Arjun Appadurai, « Introduction. Commodities and the Politics of Value », in Arjun Appadurai (ed.), *The Social Life of Things. Commodities in Cultural Perspective*, Cambridge, Cambridge University Press, 1986, p. 4.

2 Alfred Gell, *L'art et ses agents. Une théorie anthropologique*, trad. Sophie & Olivier Renaut, Dijon, Les Presses du réel, 2009, p. 122.

3 Voir en ligne : <https://www.facebook.com/bayanatuh> [dernier accès, octobre 2020].

4 Liana Chua, « Gifting, Dam(n)ing and the Ambiguation of Development in Malaysian Borneo », *Ethnos* n° 81/4, 2016, p. 735-757, en ligne : <https://doi.org/10.1080/00141844.2014.986152> [dernier accès, octobre 2020].

5 Bruno Latour, *Nous n'avons jamais été modernes*, Paris, La Découverte, 1991.

6 Alfred Gell, *L'art et ses agents. Une théorie anthropologique*, op. cit.

Pour citer cet article

Référence papier

Liana Chua, « La diplomatie du durian », *Terrain*, 73 | 2020, 146-163.

Référence électronique

Liana Chua, « La diplomatie du durian », *Terrain* [En ligne], 73 | 2020, mis en ligne le 09 octobre 2020, consulté le 01 janvier 2024. URL : <http://journals.openedition.org/terrain/20408> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/terrain.20408>

Auteur

Liana Chua

Brunel University London

Christine LANGLOIS

Droits d'auteur



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.